PAUVRES.

PAR ★ NAPOLEON ★ LEGENDRE



La devanture des boutiques
S'illumine de reflets clairs,
Qui jettent leurs teintes féeriques
Sur les volets tout grands ouverts,
L'or et les émaux étincellent
A l'étalage des comptoirs;
Les colliers de perles ruissellent
Près des broches en jaspe noir.

Ici des grappes d'émeraudes
Mêlent leurs clignotements lourds;
Et les rubis aux teintes chaudes
Chargent les écrins de velours
Par là, les changeantes opales,
Comme en un rêve souriant,
Font miroiter sur leurs fronts pâles
Les tons roses de l'orient.

Plus loin, dans un coin baigné [d'ombre,
Les diamants—ces demi-dieux—
Laissent rayonner leur feu sombre
D'un air calme et mystérieux.
Ils s'isolent, loin du vulgaire,
Comme des astres au front pur
Entre eux et l'ardeur de la terre
Mettent les plaines de l'azur.

Là-bas, le marbre et les albâtres
Offrent leurs séduisants contours;
Bergers et bergères folâtres
Donnent la main à des amours;
Et, dans des chambrettes exquises,
Sur des tapis de velours fin
Des marquis avec des marquises
Dansent sous le loup de satin.

La valse onduleuse soupire
Et traîne ses pas languissants;
Sur les consoles de porphyre.
Les lustres penchents, jaunissants.
Il flotte dans cette atmosphère
Une inquiétante torpeur,
Une ivresse molle et légère
Respire dans chaque lueur.

C'est la nonchalante accalmie
Des spectacles amollissants,
C'est la vision endormie
Qui grise l'âme par les sens,
Il semble que le Temps lui-même,
Charmé suspende son essor,
Et qu'au Cadran noir, l'Heure [blême
Dorme sur les aiguilles d'or.

Et, pendant que la foule passe
Parmi ces reflets chatoyants,
Deux tout petits enfants, en face,
Regardent de leurs yeux brillants.
Ils sont là, sur le sol humide,
Sans se soucier du froid noir,
Contemplant le décor splendide
Qui leur apparaît du trottoir.

Ce ne sont pas les pierres fines
Que dévore leur œil jaloux;
Pour eux tout l'attrait des vitrines
Est dans les jouets de deux sous:
C'est le petit polichinelle
Avec sa tête de bois peint,
La poupée en coton, si belle,
Dans son bercelet de sapin!

Ils sont là; les heures se passent,
La nuit vient, le froid est plus vif;
Mais jamais leurs yeux ne se [lassent
Dans leur étonnement naïf.
—Vous qui courez, foule frivole,
Prodiguer votre or au plaisir,
N'aurez-vous donc pas une obole
Pour combler cet humble désir?

Dieu donne à l'astre sa lumière,
Et l'astre,—écoutant le Seigneur—
Verse ses rayons sur la terre
Au calice de l'humble fleur.
—Dieu vous a donné l'opulence
Pour que, sur le bord du chemin
Si vous rencontrez l'indigence,
Riches, vous lui tendiez la main!

—Restez donc, fainéants, j'irai seul; mais les fourrures que je vais rapporter seront mises à part; ne venez jamais en réclamer le partage.

Saisissant alors sa carabine, Legof ouvrit violemment la porte et sortit.

—Minuit vont sonner, dit Louis.

—Essayons de l'arrêter, répodit Joseph.

Ils se précipitèrent ensemble sur le seuil, mais déjà Legof avait franchi le bouquet d'arbres et se glissait le long de la clairière.

—Legof, Legof, lui cria Louis, reviens, il est minuit!

Il ne répondit pas.

—Reviens, Legof, reprit Joseph, voilà l'heure du Seigneur!

—Que le diable l'emporte, répondit Legof en disparaissant entre les sapins, et vous avec lui, chasseurs en soutane!

Indécis, Louis et Joseph restaient immobiles. Soudain, dans la cabane, retentit la sonnerie du réveil annonçant minuit, heure bénie où naquit l'enfant Dieu. Dehors, au même instant, un jet de flammes rayait la nuit sombre; au bord de la sapinière éclatait un coup de feu; puis tout se tut: brusquement le vent s'arrêta, la neige cessa de tomber, un grand silence se fit dans la forêt.

Tête nue, agenouillés dans la neige, étreints par une émotion poignante, Joseph et Louis assistèrent alors au spectacle le plus étrange et le plus sublime:

Se reflétant dans les nuages gris et sur la neige immaculée, une lueur mystérieuse, plus pâle et plus brillante que les rayons de la lune, montait de l'orient lointain illuminant le ciel et la terre. Réunis dans la clairière, éclairés par cette lumière céleste et tournés vers elle, tous les hôtes de la forêt courbaient la tête, adorant leur divin Créateur.

Tous ensemble ils étaient là, les chevreuils au milieu des ours, les lièvres à côté des loups, les perdrix avec les renards, le plus faible confiant dans le plus fort et respecté par lui; ennemis hier, ennemis demain dans la lutte fatale de la vie, fraternisant du moins en cette nuit de Noël dans une même adoration, dans une commune prière. L'homme impie, lui seul entre toutes les créatures de Dieu, n'avait pas respecté l'heure sainte et avait voulu jeter le trouble et la mort parmi ceux qui se réunissaient pour adorer.

Peu à peu cependant la lumière décroissait; lentement les animaux se relevaient et disparaissaient sous bois; la nuit redevint sombre, le vent se remit à souffler et de nouveau la neige tomba.

L'âme encore toute émue de ce qu'ils venaient de voir, incapables d'exprimer par des mots les sentiments qui les troublaient toujours, Joseph et Louis se serrèrent la main et se regardèrent longtemps sans parler.

Ils se remirent enfin et se relevèrent à leur tour.

—Où peut donc être Legof? murmura Joseph.

—Qui le sait, répondit Louis, cherchons-le cependant.

Ils l'appelèrent à plusieurs reprises sans recevoir de réponse; ils se dirigèrent alors vers la place d'où était parti le coup de feu, et là, étendu sur la neige, la carabine encore en main, ils trouvèrent le corps de Legof déjà roidi par la gelée.

"Mort!" s'écrièrent-ils tous deux ensemble.

—Vois donc sur sa poitrine, dit Louis, on dirait du sang.

—C'est bien du sang, répondit Joseph en se baissant; cette mort est bien étrange, comment donc est-elle survenue?

Rapidement il déboutonna la veste de Legof et ouvrit sa chemise. Terrifiés Joseph et Louis virent alors juste à la place du cœur une blessure profonde et régulière que de vieux chasseurs comme eux ne pouvaient confondre avec aucune autre.

—C'est Dieu lui-même qui l'a puni, dit Joseph en se relevant, sa propre balle s'est tournée contre lui!

—Rentrons son corps, ajouta Louis, et prions pour son âme.

RAOUL DE LA HURIE.

LES ORIGINES DE QUELQUES VETEMENTS

Vous êtes-vous jamais demandé, chers lecteurs, l'origine et l'histoire de ces mille objets qui font aujourd'hui partie intégrante de notre vie, qui sont indissolublement mêlés à nos habitudes, à nos mœurs?

Non, sans doute, et il vous semble tout naturel de croire que les objets ont existé de tout temps. Ils font en quelque sorte partie de notre humanité.

C'est d'ailleurs la conséquence de notre existence, de limiter toute chose à l'heure que nous vivons.

Pauvre orgueil humain, qui ne s'aperçoit point qu'en présence du temps et des siècles, l'individu ne compte point.

L'homme a hérité de l'orgueil insensé qui perdit Lucifer!

Mais, assez de philosophie pour l'instant, et venons au fait.

Si jamais un objet nous a paru, à nous autres modernes, remonter à la plus haute antiquité, ce doit être assurément la "chemise." Eh bien détrompez-vous, l'usage de la chemise ne remonte guère qu'à l'an 200 après J. C., et encore cet usage n'était-il pas très général.

Au XIIe siècle le linge de corps, et la chemise avec, ne se portaient pas blancs. Les femmes, passionnées pour la couleur crême, se plaisaient à ensafraner non seulement leur visage, mais aussi tous les objets de toilette dont elles se vêtaient.

Du XIIe au XVe siècle, la chemise était un vêtement de jour qu'on retirait, sans le remplacer, en se mettant au lit.

Au XVIe siècle on gardait sa chemise pendant la nuit.

Durant cette époque le beau linge était très recherché, on cherchait à l'exhiber le plus possible, et pour y arriver on inventa les taillades, les fentes au pourpoint par où bouffaient le linge et les dentelles

⁂

Et le mouchoir! ce compagnon inséparable de nos jours et de nos nuits?

Le mouchoir remonte à peu près à la même époque que la chemise, mais jusqu'au XVIe siècle, les poches n'existant pas, on attachait son mouchoir au bras gauche, comme les prêtres font encore de la bande d'étoffe appelée "manipule" qui au début était destinée à leur servir de mouchoir durant les offices

De curieux usages se rattachent au mouchoir.

C'est ainsi qu'anciennement les évêques portaient un mouchoir attaché à leur crosse; les chantres à leur bâton.

Cet usage subsistait au XVIIIe dans l'Eglise de St Denis et dans plusieurs églises de campagne.

Quand on avait pas de mouchoir on s'essuyait avec la manche de l'habit; geste qui se retrouve encore quelquefois.

Les Japonais, eux, se servent de petits morceaux de papier qu'ils jettent, l'opération une fois terminée.

D'ailleurs le mouchoir était autrefois un objet de grand luxe—peu répandu en dehors des hautes classes—et qui par ses enjolivements atteignait parfois un prix fort élevé.

On cite un mouchoir de Gabrielle d'Estrées—la belle Gabrielle du bon roi Henri IV—qui coûtait 1,900 écus!

Un chiffre pour l'époque!

Ces remarques expliquent le dicton populaire:

"Il ne se mouche pas de la manche."

Faut-il rattacher aussi à ce fait, la coutume qui s'est perpétuée des nos jours, au Canada, de donner des "mouchoirs" comme présents?